

Prénoms et nom de l'auteur : **Brice Milan**

Titre de la nouvelle : **Musland**

Nombre de signes (espaces compris) : **50162**

1) Le jour où j'ai compris

Nous autres mammifères en captivité ne sommes que les sempiternels faire-valoir des humains. Une caresse par-ci, une friandise par-là : nos maîtres et maîtresses, trop occupés par leur propre personne, ne daignent pas vraiment s'intéresser à nous. En plus ces derniers temps, les caprices de la nature leur donnent de plus en plus de fil à retordre... Après tout, ils se permettent de constamment la mépriser ! Voilà bien là une prétention humaine de s'autoproclamer êtres supérieurs, de croire qu'aucune autre espèce ne leur arrivera à la cheville ! Si je n'avais pas les lèvres gercées, j'en rirais !

Le masque tomba le jour de mon enlèvement de cette animalerie. Triste lieu où s'entassaient pêle-mêle les animaux de soi-disant compagnie. La plupart n'ont pour seul choix qu'une prison de métal ou de verre, condamnés à attendre un client béat qui viendra se pâmer devant eux. Leurs progénitures gloussent de plaisir lorsque le vendeur extrait de force de son abri un des occupants terrorisés. Ainsi m'offrit-on pour l'anniversaire de la dénommée Babette, fillette potelée, tellement fascinée qu'elle ne pouvait détacher ses yeux de ma personne. Elle me prit aussitôt dans ses bras et serra presque à m'étouffer, si je n'avais alerté ses parents en poussant des cris stridents.

J'abandonnai sans regret mes camarades de jeu, tellement peu loquaces. Certes, j'échangeais bien avec eux quelques vocalises ; mais ces primitifs se satisfaisaient amplement des seuls contacts physiques comme mode de communication. J'aspire à d'autres formes de langage, plus évoluées. Les paroles qu'échangent entre eux les humains me fascinent. À tel point que je suis dépité de les entendre s'adresser à moi comme s'ils parlaient à un demeuré !

On m'installa dans une jolie petite cabane... dans le jardin ! Le premier hiver dans ma nouvelle famille s'avéra rigoureux et pour dire clairement les choses : je me les gelais ! Les sautes d'humeur climatiques n'arrangèrent pas mon moral ni ma santé. Sinon, je dois reconnaître à Babette l'effort de ses visites pendant cette rude saison. En fait, sa mère ou son père veillait à ce qu'elle s'occupe de son jouet vivant. Lorsqu'elle se retrouvait seule en ma compagnie, elle m'accablait de noms désobligeants, croyant sans doute que je ne comprenais pas ses insultes.

Mesquinement, je me vengeai en mordant un doigt de sa main, alors qu'elle tentait une caresse. La pauvre hurla à la vue de la goutte de sang qui perlait, puis s'enfuit à toutes jambes en pleurant. Fou d'inquiétude, je craignis de ne jamais la revoir, m'étiolant solitairement dans cette prison boisée. Pourtant, dès le lendemain, la gamine refit son apparition, accompagnée par sa mère. Un pansement disproportionné ornait son pouce enflé, tandis qu'elle traînait les pieds vers ma cage. Sa génitrice surveillant mes réactions, je décidai de montrer patte blanche ; jamais rongeur ne fut plus courtois et plus affable ! Cette imposture rassura Madame, qui ne me condamna pas à l'exil ; Babette demeura dorénavant prudente quant à m'approcher.

Savoir comment j'arrivais à comprendre le langage des humains me tracasse toujours. Il y eut bien sur ce long séjour dans un grand laboratoire, parmi des centaines d'autres myomorphes. Au début, je ne comprenais pas les jeux sadiques de mes geôliers : ils s'évertuaient à me compliquer la tâche pour me nourrir. Chaque jour de nouveaux obstacles se dressaient ; des pièges grossiers m'empêchant d'atteindre une pitance pourtant méritée. Mais le plus pénible fut sans conteste les piqûres quotidiennes ; le plus douloureux devrais-je dire ! Ces savants éminents, comme ils se dénommaient entre eux, se flattaient d'améliorer avec leurs substances nos processus cognitifs. Force me fut de constater que leurs injections n'eurent d'autre effet sur mes neurones que d'attiser mon animosité envers eux !

Par chance, ces braves scientifiques se lassèrent vite de leurs expériences ; mon état de santé se détériorant, je crus ma dernière heure venue. L'autre coup du sort consista en l'intervention musclée d'une association antivivisections. Certes, ma situation était plus enviable que celle de mes

confrères disséqués dans le but de sauver des vies humaines ! Cependant, grâce aux manifestants, tous les animaux vertébrés furent libérés. Je quittai donc triomphalement ce laboratoire réputé pour ses expérimentations animales sous les feux des projecteurs : les télévisions du monde entier diffusèrent les images des pauvres victimes à quatre pattes.

Mon heure de gloire ne dura point, et la réalité matérialiste de l'existence s'imposa à mes libérateurs. Nourrir autant de petites bouches gloutonnes coûtait cher...très cher ! Les braves défenseurs de la cause animale se muèrent aussitôt en hommes d'affaire, vendant leurs progénitures à des jardinerie et des animaleries. Il fallait bien que nous servions à financer d'autres actions de l'association.

Bon, j'aurai pu tomber plus mal que dans cette famille ; je le concède. Le père, féru d'histoire, décida que Scipion siérait bien comme surnom à un rat brun. Il pérorait sans cesse que ce nom désignait le général romain qui vainquit Hannibal à la bataille de Zama. Bien que je n'aie pas la chance de connaître ledit personnage, j'admis qu'un tel patronyme avait de la gueule ; ma situation s'était donc améliorée, même si je souffre encore de la solitude.

En effet, à part les visites de plus en plus espacées de ma détentrice, Babette, les journées défilent sans personne avec qui parler... Enfin, quand je dis « parler », je n'ai pas la prétention de m'exprimer comme les humains. En revanche, j'ai parfaitement assimilé leurs subtilités phonétiques... il resterait à disposer du larynx et des cordes vocales adéquates ! De toutes les manières, aucun humain ne tolérerait que j'articule ne serait-ce qu'un mot : il se croirait devenu fou d'entendre un rat lui adresser la parole !

Je ne sais toujours pas si une mutation génétique est la cause de mon étrange faculté. Il m'est toutefois agréable d'écouter babiller mes hôtes sans qu'ils ne s'en doutent. J'apprends ainsi des secrets inavouables, lors de conversations téléphoniques qui s'éternisent. Madame parfois me regarde d'un air suspicieux quand je la fixe immobile un peu trop longtemps. Je m'empresse alors d'actionner la roue de ma cage d'intérieur, cadeau suprême de mes maîtres. Un rat qui paraît réfléchir, cela surprend toujours. J'ai peur pour mon avenir dans cette famille si je dévoile mon jeu.

2) Comprendre ne suffit plus

Quelle torture d'écouter la gosse apprendre à lire ! Elle écorche chaque syllabe, mutile les mots et bafoue la plus élémentaire structure grammaticale. L'insigne honneur qu'elle m'octroie d'assister à ses leçons, se transforme en une insupportable corvée. Les pénibles tentatives de cette enfant pour apprivoiser la lecture insultent mon intelligence. Vivement les vacances scolaires qu'elle s'abstienne de me mêler à ses séances éducatives. Il faut pourtant l'entendre pour le croire ànonner pathétiquement une phrase simpliste, qu'elle s'efforce de me répéter d'un air docte. J'en baillerais d'ennui si je pouvais pratiquer cette activité sans choquer la fillette.

Je regrette de ne pas pouvoir la corriger à haute voix ; mais que penserait-elle d'un rat plus savant quelle ? Assurément, elle alerterait toute la maisonnée, divulguant mon prétendu pouvoir démoniaque. Ses parents, convaincus finalement que je sois une bête nuisible, s'efforceraient de complaire à leur rejeton en se débarrassant d'un rongeur trouble-fête. Triste fin annoncée !

L'autre raison, plus personnelle, est liée à ma fierté. N'ayant jamais adressé la parole à un représentant de la gente humaine, j'aurai honte d'affronter ses éventuelles moqueries. Imaginez : je m'exprime poliment à voix haute et intelligible ; au même moment, Babette éclate de rire, secouée par des tremblements nerveux. Avoir attendu si longtemps et passer pour un clown : non merci ! Car la question que je me pose, n'est plus de savoir pourquoi je comprends le langage humain ; ni même si je pourrais communiquer avec eux. Non, plutôt, mon obsession actuelle réside dans l'utilisation à bon escient de mes nouvelles facultés.

En effet, quel intérêt de faire jeu égal en terme d'intelligence avec les hommes, si dans la vie je demeure leur esclave. Asservi par la nourriture, risquant à tout moment de finir en repas de choix dans l'estomac du chat de la maison, ma situation n'est guère plus enviable qu'un illustre bonimenteur. Je soupire en espérant que mon désir sera exaucé ; mais non : les murs en bois de ma cabane se dressent toujours et me retiennent prisonnier. La parole libérée ne suffit plus : il me faut la liberté !

« À table ! » s'égosille Madame, désespérant d'attirer sa fille en cuisine. Babette, empressée, me dépose négligemment sur le plancher. Sa mémoire de bulot lui a permis d'oublier ma morsure passée. « J'arrive, maman ! » s'empresse de répondre la gosse ; elle file en tricotant de ses petites jambes dodues. Je réalise alors qu'elle a oublié de fermer la porte de la cabane : le jardin inconnu s'offre à ma curiosité insatiable ! En espérant ne pas le regretter, je déserte ma geôle devenue soudainement étroite. Un monde inconnu reste à explorer pour un rat ayant toujours vécu en captivité.

Je me faufile entre les buissons, guettant l'apparition malveillante du matou. Heureusement, l'hôte de ce foyer, gras et gourmand, n'a qu'une obsession à l'approche d'un repas : se remplir la panse ! Quelques oiseaux me frôlent en sifflant par jeu ; je leur sais gré de tenter une diversion. Pourtant, je dois me concentrer sur le moyen de quitter ce carré de pelouse synthétique. Dès que la gamine s'apercevra de ma disparition, tous les membres de la maison seront alertés et se lanceront à ma poursuite. Un rat beau parleur n'est pas pour autant plus véloce, mise à part de la langue, peut-être. Je découvre au fond du jardin un trou dans le mur : une escapade vers l'aventure.

La rue est très sale et polluée ; j'ai du mal à respirer. Les gaz d'échappement des voitures, ces véhicules bruyants des humains, empoisonnent l'atmosphère. Pourtant, à la télévision, un présentateur évoquait encore hier la proposition d'un ministre d'interdire définitivement leur circulation la journée. J'hésite un long moment avant de me décider à poursuivre mon chemin ; soudain de grandes silhouettes hurlent en me voyant. Je n'ai que le temps d'échapper à leur vindicte en me glissant par une bouche d'égout dans le sous-sol nauséabond. « Comment un tel endroit peut-il exister ? Personne ne songe à le nettoyer ? » m'insurge-je écœuré à voix haute. Au même instant, le bruit d'un raclement se répercute dans l'obscurité oppressante. Malgré une vision nocturne qui

faisait la fierté de ma mère m'affublant du surnom de « fini ta clope » ou plutôt « fin nyctalope », je ne distingue point de présence dans l'univers glauque où je me suis fourré.

— Tu ne vois donc plus rien, rat apprivoisé ! s'exclame une voix chevrotante. Tu as perdu ton flair ?

Je fronce vainement les yeux pour discerner l'inconnu caché. Le bougre sait y faire ! Ma trop longue captivité a amoindri mes capacités naturelles.

— Regarde au-dessus de ta tête, stupide rongeur ! se moque la voix importune.

Avec une surprise non feinte, je décèle un vieux rat goguenard tapi sur un tuyau, allongé sans gêne à me détailler.

— Qui êtes-vous ? hasarde-je.

— Pareil que toi : un rat ; mais un rat d'égout ! répond-il malicieusement.

Tandis que l'ancêtre descend non sans précaution de son perchoir, j'étouffe presque de surprise en songeant que nous venions d'échanger des paroles en langage évolué. Il s'approche, me humant tel un reste de nourriture ; puis se frotte nonchalamment contre moi, semblable à tous mes congénères. Enfin, il s'assoit sur ses pattes arrière, l'air préoccupé.

— Petit, commence-t-il, ça doit faire un bout de temps que tu es prisonnier des Oppresseurs. Sache, pour ta gouverne, que le peuple des rats a acquis la parole grâce au développement accéléré de son intelligence. L'art des phonèmes s'avère de prime abord difficile, mais à rat agile, rien n'est impossible.

Je ne connais pas ce dicton ! Ma regrettée mère, épouse d'un muridé docile et apprivoisé, n'a jamais goûté à l'ivresse de la liberté. Je m'apprête à répondre, mais le vieux me crie de déguerpir ; une trombe d'eau déboule dans notre direction tandis que je réalise avec effroi n'avoir jamais pratiqué la natation !

3) Attendre me sied

« Chat mouillé ! » L'expression revenait dans la bouche des rats m'entourant. En d'autres lieux, j'aurai demandé des comptes pour une telle insulte !

— T'es qui, toi ?

Un énorme rat noir approchait ; tous les autres s'écartèrent respectueusement. Il devait bien mesurer le double de ma taille.

— Je t'ai posé une question, le fouineur ! Ton odeur m'est inconnue. D'où viens-tu ?

Les poils gonflés, fouettant avec sa longue queue, il tenta de me retourner sur le dos, mais je me dérobaï. Furieux, la brute se dressa l'air encore plus agressif.

— Arrête, Coke ! Le morveux est un des domestiqués ; un animal de compagnie, rien de plus.

Les museaux se tordirent de dégoût à l'annonce faite par l'ancêtre. Malgré ses poils grisonnant et sa démarche de canard, personne ne l'empêcha de s'installer au centre du groupe. Même le dénommé Coke adopta une posture plus conciliante. Le vieux rat poursuivit sans y être invité :

— C'est l'occasion unique d'étudier ceux de son espèce ; leur collaboration nous sera nécessaire !

Je ne comprenais rien à ses allusions, mais le mâle dominant hurla :

— Silence ! Cendre a ses raisons ; pourtant, je ne fais nullement confiance à cet intrus. Il pourrait s'agir d'un espion à la solde des humains !

On nageait en plein délire ! Et je pesais mes mots. Ce rat-là voyait des complots partout ; excédé, je m'offusquais :

— Merde ! Qu'est-ce que vous voulez, à la fin ? Je suis rien qu'un putain de rat comme vous !

Ma colère énerva les autres, qui tour à tour, s'avancèrent pour me renifler les parties génitales. Dépité, je pris un air détaché, feignant de me désintéresser de leur sort.

— Il faut le tuer, insista Coke : sa présence n'apportera rien de bon !

— Il n'en est pas question, asséna une voix autoritaire au timbre plus doux. Tu sais parfaitement ce que prédit la prophétie.

Une splendide ratte au pelage neigeux surgit de derrière mes congénères ; jamais je n'avais rencontré une telle beauté. Elle se blottit contre le rat dominant, fourrant son museau contre lui. Coke la lécha abondamment en signe d'affection. Les autres rats s'assirent respectueusement sur leurs pattes arrière. Seul Cendre manifesta des signes d'agacement. Lorsque le rituel s'acheva, la nouvelle venue s'approcha de moi :

— Ce rat brun est peut-être celui de la légende. Nous devons l'accueillir comme un des nôtres !

Elle me tourna le dos avant que je ne puisse lui exprimer ma gratitude, allant s'asseoir à côté du dénommé Coke. Celui-ci me fixa sans aménité ; puis, dévisageant sa compagne, décréta :

— Tu pourras demeurer parmi nous à la condition de m'obéir et de te plier sans discuter à mon autorité. Que réponds-tu à cela ?

J'hésitai, peu enclin à remplacer la servitude des humains par celle de mon propre peuple. Si je consentais, je récolterai un statut de dominé ; un épais nuage grisâtre se propageant vers nous me dispensa de réponse.

— Dératisation ! Dératisation ! s'écria Coke.

Toute la communauté détala sans plus attendre.

Lorsque la nappe gazeuse mortelle se dissipa, je découvris un nouvel univers. Les réseaux souterrains de la ville ne m'inspirèrent pas plus confiance que la pollution en surface. Les murs couverts de moisissures suintaient lentement. Partout, l'eau croupie répandait un parfum nauséabond, qui me fit presque regretter celui de Babette. Des tuyauteries et des câbles courraient dans toutes les directions, transportant sans doute des informations vitales ou des fluides dont je n'osai imaginer la composition. Le groupe de Coke était constitué de nombreux individus, incluant

aussi des rats. Les plus jeunes membres se couchaient dos au sol en signe d'allégeance, dès que leur maître approchait.

Je ne pouvais m'empêcher de mépriser une telle dévotion forcée ; un rat même de taille exceptionnelle ne devrait pas s'imposer par la force. Les femelles autres que la compagne attirée s'offraient au montage du mâle dominant, mais ce dernier dédaignait leurs attraits. Un sentiment de jalousie s'empara de moi à la vue de toutes ces beautés offertes à ce damné rat noir.

— Viens-donc te restaurer, proposa Cendre m'offrant un morceau de pain moisi.

Je notai qu'il m'entraînait à l'écart, le plus loin possible de Coke. Affamé, je dévorai le quignon sans rechigner. Puis, tandis que la plupart des rats se regroupaient en tas pour dormir, j'observai, isolé avec le vieux rat, le couple dominant copuler. « Neige ». Ce nom, dont m'avait informé mon nouveau compagnon, lui allait comme un gant.

Les jours suivants me laissèrent peu de temps pour réfléchir à la situation ; contrairement à ma vie en captivité, il me fallait participer à la recherche de nourriture. J'appris à chaparder aux humains, mais aussi à me satisfaire de leurs restes. Sans que l'humanité ne s'en préoccupe vraiment, nous opérions tels des éboueurs silencieux et nocturnes ; nous débarrassions cette civilisation qui se proclamait avancée de tonnes de détritiques, fouillant sans relâche les poubelles et les décharges. La quantité d'immondices déversées chaque jour par nos présumés supérieurs atteignait des sommets vertigineux. Je mesurais pleinement le pouvoir de nuisance de la race humaine.

À contrario, sans cette manne providentielle, nous ne survivrions pas dans un tel milieu. Notre séjour à l'air libre étant hautement improbable, la communauté des muridés colonisait le monde souterrain. Semblables à ces humains sans domicile fixe qui hantaient les porches, les bouches de métro ou encore certaines ruelles mal famées, le peuple des rats régnait sans partage sur les catacombes, souterrains, caves et autres sous-sols des constructions urbaines.

Un autre royaume, encore plus désenchanté que celui à la surface, dévoilait sa complexité à mon ignorance. Des années de servitude avaient effacé mes instincts naturels ; « à force de tendre la patte », comme disait Neige, je n'étais plus bon à grand-chose. Au début, chasser sans l'aide du groupe se révéla utopique ; j'essayai régulièrement les quolibets de mes congénères. Coke ne ratait jamais une occasion de m'humilier, surtout en présence de sa compagne.

Paradoxalement, son acharnement me rapprocha d'elle. Je n'avais pas souvent d'instant de solitude pour profiter de sa présence rayonnante, mais au mâle dominant incombait le devoir de diriger les opérations de maraude. Ma participation se révélant plus une gêne aux dires de Coke, je fus relégué avec les femelles et les rats trop âgés ou trop jeunes. Neige héritait du commandement en l'absence de son partenaire. Son autorité naturelle, combinée à sa beauté et à son intelligence, la prédestinait à occuper une place de choix au sein du groupe. Aucun des rats ne contestait sa légitimité.

Il n'en était pas de même concernant Coke ; sa brutalité et son ignorance heurtait bon nombre de rats qui subissaient ses brimades. Seule Neige atténuait ce sentiment, s'évertuant à tempérer le caractère emporté du dominant. J'essayai durant mes rares moments d'intimité avec elle, d'en apprendre davantage concernant la prophétie dont elle avait fait mention à mon arrivée. Mais Neige s'arrangeait toujours pour dévier la conversation. Je devinais une certaine réticence de sa part à me confier ses secrets.

J'abordai alors la question de l'évolution accélérée de certains représentants de notre race. Ni elle, ni Cendre, qui pourtant faisait preuve d'une érudition impressionnante, n'avaient d'explication plausible à ces profonds changements. Selon le vieux rat, les multiples expériences des humains à leur rencontre avaient forcément modifié certains de leurs gènes. Il rappela que le rat demeurait le mammifère le plus proche génétiquement de l'homme, tellement plus facile à élever que le singe. Neige écoutait sans rien dire ; soudain, elle déclara :

— Nous sommes l'espèce élue qui succédera à l'humanité. Notre esclavage souterrain prendra bientôt fin et notre race occupera la place qu'elle mérite dans l'ordre naturel ! Certains parmi-nous ont été choisis pour mener cette révolte !

Je ne me hasardai pas à contredire ses propos séditieux, me rappelant son admiration pour celui qu'elle nommait le grand Meneur. Cette conversation fut hélas interrompue par le retour des chasseurs, comme leur chef se plaisait à les nommer. De mon point de vue, cette bande de rats n'étaient en fait que de vulgaires chapardeurs, se targuant de soutirer aux citadins leurs immondices : rien de bien glorieux, en fin de compte. Quel que soit nos prétentions à dominer le monde, notre survie en milieu urbain dépendait encore trop de l'espèce honnie.